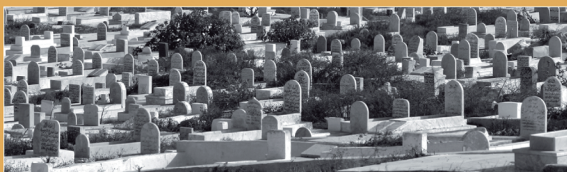


ROMAN

Maïssa Bey



Puisque mon cœur est mort

POCHE

Extrait de la publication

 *l'aube*

PUISQUE MON CŒUR EST MORT

La collection *l'Aube poche*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2011
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0236-6

Extrait de la publication

Maïssa Bey

Puisque mon cœur est mort

roman

éditions de l'aube

Extrait de la publication

Du même auteur :

- Au commencement était la mer*, roman, Marsa, 1996 ;
l'Aube poche, 2003
- Nouvelles d'Algérie*, Grasset, 1998, grand prix de la
Nouvelle de la Société des gens de lettres, 1998 ;
l'Aube poche, 2011
- À contre silence*, Paroles d'Aube, 1999
- Cette fille-là*, roman, l'Aube, 2001, l'Aube poche, 2005
- Entendez-vous dans les montagnes...*, récit,
l'Aube, 2002 ; l'Aube poche, 2005
- Journal intime et politique, Algérie 40 ans après* (avec
Mohamed Kacimi, Boualem Sansal, Nourredine
Saadi, Leïla Sebbar), l'Aube et Littera 05, 2003
- Les Belles Étrangères. Treize écrivains algériens*,
l'Aube et Barzakh, 2003
- L'ombre d'un homme qui marchait au soleil*, préface de
Catherine Camus, Chèvrefeuille étoilée, 2004
- Sous le jasmin la nuit*, nouvelles, l'Aube, 2004 ;
l'Aube poche, 2006
- Surtout ne te retourne pas*, roman, l'Aube, 2005,
prix Cybèle 2005 ; l'Aube poche, 2006
- Alger 1951* (avec Benjamin Stora, Malek Alloula ;
photos d'Étienne Sved), Le Bec en l'air, 2005
- Sahara, mon amour* (photos Ourida Nekkache),
l'Aube, 2005
- Bleu blanc vert*, roman, l'Aube, 2006
- Pierre Sang Papier ou Cendre*, l'Aube, 2008 ;
l'Aube poche, 2009
- L'une et l'autre*, l'Aube, 2009

À celles que je ne pourrais toutes nommer ici.

« Et venant je me dirais à moi-même :

“et surtout mon corps aussi bien que mon
âme, gardez-vous de vous croiser les bras en
l’attitude stérile du spectateur, car la vie n’est
pas un spectacle, car une mer de douleurs n’est
pas un proscenium, car un homme qui crie n’est
pas un ours qui danse...” »

Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*

« Car si je meurs
J'aurais honte des larmes de ma mère
Si un jour je reviens
Fais de moi un pendentif à tes cils
Recouvre mes os avec de l'herbe
Qui se sera purifiée à l'eau bénite de tes
chevilles
Attache-moi avec une natte de tes
cheveux
Avec un fil de la traîne de ta robe
Peut-être deviendrai-je un dieu
Oui un dieu
Si je parviens à toucher le fond de ton cœur. »

Mahmoud Darwich, *Au dernier soir
sur cette terre* (Traduction d'Elias Sanbar)

PROLOGUE

J'entends, j'entends des pas.

La nuit est profonde et les rues désertes.

C'est à peine si, sur la masse sombre du ciel, je peux distinguer la silhouette des bâtiments de la cité enveloppés de nuit.

Le vent est frais. Il s'engouffre dans ma chemise. J'ai froid. Je marche un peu plus vite, histoire de me réchauffer.

Plus que quelques mètres.

Deux rues me séparent de notre porte, deux rues me séparent de celle qui m'attend.

La nuit frissonne sur ma peau.

Une ombre se détache de l'ombre.

J'entends, j'entends l'écho répercuté de nos pas.

La peur crève en pulsations fébriles dans ma poitrine.

La nuit se resserre. Elle entrave ma course.

Le silence s'exaspère et se craquèle en battements tout proches.

J'entends, j'entends un souffle, un halètement.

Une main se pose sur mon épaule.

La peur aiguise la nuit et trépidante dans mon sang.

Au-dessus de mon visage, un visage d'ombre.

La nuit se condense dans ces yeux.

Il murmure à mon oreille.

Il dit, il dit la formule sacrificielle.

Seul s'inscrit en moi le nom de Dieu.

*La nuit se fissure et s'émiette dans une seconde
d'éternité.*

*Mon horizon se lacère et se diffracte dans l'éclat
fulgurant de la lame.*

Ya M'ma, ya Yemma!

*La lumière vacille et s'abat en pluie sur les car-
reaux disjoints des trottoirs.*

1. Photo I

Ce matin, j'ai vu le visage de ton assassin.

Je ne l'ai vu que quelques secondes.

À peine ai-je tenu entre les doigts la photo qu'on venait de m'apporter, qu'elle m'a échappé. Elle a tournoyé lentement, presque gracieusement, avant de tomber sur le sol, face contre terre. Et là, sous mes yeux, comme transpercé d'un point ardent, un des coins de la photo est devenu incandescent.

Était-ce la force de ma haine ? J'ai vu le papier noircir et se racornir.

Il s'est formé très vite un petit tas de cendres à mes pieds. Quelques particules de poussière grise.

2. Pleureuses

On a voulu bâillonner ma douleur. On a voulu me réduire au silence. M'obliger à vivre ton départ sans bruit, sans éclat, à jouer ma partition en sourdine. Et surtout, me suppliait-on, tu ne dois pas proférer d'imprécations! Pas non plus de démonstrations intempestives en ces temps de suspicion et de menaces! Tout excès dans l'expression de la souffrance est scandaleux.

Il leur faut des silences et des prières. Des visages fermés, des yeux baissés et des formules conventionnelles.

À toutes celles qui défilent devant vous et murmurent à vos oreilles avec componction, « Que Dieu accroisse tes rétributions et t'accorde l'endurance », ou bien encore, « Dieu fasse que ton amour pour lui se transforme en patience », vous répétez cent fois, mille fois : « Nos rétributions et les vôtres sont auprès de Dieu. » Qui m'a

soufflé cette réponse? A-t-elle resurgi du fond de ma conscience, parce que cent fois, mille fois entendue en de telles circonstances? Ai-je bredouillé? Je croyais ne pas savoir ce que l'on est tenu de dire en ces cas-là. Plus exactement, je n'ai jamais voulu le savoir.

J'ai dû hurler puisque l'on s'est précipité sur moi pour m'imposer le silence.

Oui, m'ont manqué, ce premier soir sans toi, les chants funèbres, les exhortations, les vociférations, les lacérations, les imprécations et même, oui, même les incantations.

J'aurais voulu crier: Accourez! Venez à moi pleureuses! Que déferlent sur moi, sur les rues de la ville, sur tout le pays et sur le monde entier, les gémissements et les cris sauvages des pleureuses! Leurs inépuisables lamentations! Je les aurais moi-même payées pour que de leurs paroles maintes fois éprouvées elles ébranlent les ténèbres qui désormais recouvrent le monde. Qu'elles désaccordent les silences, qu'elles débusquent les mensonges et forcent les consciences!

J'aurais voulu crier: Accourez! Venez à moi pleureuses! Ô vous femmes qui savez mettre des mots sur toute douleur, même la plus indicible, dites, dites l'indicible douleur d'une mère, de la même façon que je vous ai entendues la dire un

soir à une femme frappée par le même malheur ! Venez, prenez place, entourez-moi et dites-moi que je ne verrai jamais mon fils venir vers moi vêtu du burnous blanc des mariés, faisant danser son cheval au son des tambours et des crotales sous les youyous des femmes ! Que jamais je ne le guiderai vers la chambre où l'attend l'épousée ruisselante de soie et d'or ! Dites encore que les piliers de ma maison se sont effondrés, que mon bâton de vieillesse s'est fendu, qu'il m'a été arraché sans recours et qu'il ne me reste plus qu'à errer dans les couloirs de la folie ! Dites que plus jamais personne n'ouvrira la porte sur ma solitude ! Couvrez-vous la tête de cendres, lacérez-vous les joues, frappez-vous la poitrine et les cuisses, modulez vos cris, lancez vos chants à la face du ciel muet et réveillez ainsi, en chacune d'entre nous, en chaque femme, en chaque mère, la stridence des douleurs les plus anciennes, les plus secrètes, les plus enfouies !

On dit que les pleureuses sont des menteuses. *Bekkayate keddabate*. On dit que l'âme d'un mort ne peut trouver le repos si les siens tentent de la retenir par leurs plaintes. On nous dit que toute lamentation est une hérésie, *bid'aa*. Un mot qui aujourd'hui imprime sa force répressive sur chaque instant de notre vie.

Malgré tout, comme j'aurais aimé les voir pousser la porte, m'entourer, s'asseoir, se presser autour de moi, ces femmes qui savent donner voix à la souffrance des autres, en faire leur souffrance, en aiguïser tout le tranchant, aller à la recherche du point d'impact, y plonger à mains nues, à voix nue, à gorge déployée, pour en faire jaillir le mal ! Peu m'importe qu'elles soient considérées comme des menteuses, qu'elles soient comparées à des aboyeuses, des chiennes hurlant à la mort ! Peu m'importe qu'elles soient en mission commandée, et qu'en comédiennes confirmées, elles jouent sur le registre de la souffrance de l'autre.

Peut-être, peut-être que grâce à ce chœur de femmes qui de leurs chants fouaillent au plus profond de la blessure, tailladent à vif dans la plaie, peut-être que ce cri, ce hurlement de bête blessée à mort qui ne cesse de vibrer dans mon ventre et de se heurter aux parois du silence aurait pu se frayer un chemin et fuser pour bousculer l'ordre du temps, déranger les étoiles avant de se fracasser contre l'indifférence du monde.